

RETRIRE DES
COLLECTIONS BnF

REVUE

DES

2662

DEUX MONDES

FRANÇOIS BULOZ, FONDATEUR

QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME ANNÉE

1^{ER} MARS 1927

LE BARRAGE. — <i>Dernière partie</i>	HENRY BORDEAUX 5 <i>de l'Académie française.</i>
SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE. — <i>Première partie</i>	GYP 43
LES PURITAINS DU DÉSERT. — I. LA ROUTE DU MZAB.	ANDRÉ CHEVRILLON. 72 <i>de l'Académie française.</i>
SUR LES BANCS DE FLANDRE. — I. LE PREMIER SOUS-MARIN.	PAUL CHACK. 100
CHOPIN OU LE POÈTE. — III. SOLITUDES ET DISSONANCES.	GUY DE POURTALÈS. 126
L'EXPOSITION DU SIÈCLE DE LOUIS XIV A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.	GASTON DESCHAMPS. 164
PAGES DE GLOIRE AU MAROC. — IV. LA RÉDUCTION DE LA TACHE DE TAZA .	H. CELARIÉ. 183
LE SOUVENIR D'HENRY COCHIN	PAUL HAZARD. 202
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — UN NOUVEAU ROMAN DE M. PIRANDELLO.	LOUIS GILLET 206
SPECTACLES : LA REVUE DE MARIGNY. A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — RÉCEPTION DE M. LE DUC DE LA FORCE	GÉRARD D'HOUILLE. 218
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE.	HENRY BIDOU 225
	RENÉ PINON. 229

LE NUMÉRO — 240 PAGES — 6 francs

PARIS — 15, rue de l'Université

LES PURITAINS DU DÉSERT

I

LA ROUTE DU MZAB

En juin 1853, de son rocher de Laghouat, Fromentin rêvait de tout l'inconnu par delà cette ligne du large qui bornait sa vision du désert. Derrière cet horizon, combien d'horizons mystérieux ! Des lointains alors interdits à l'Européen, des pays légendaires, qu'on imaginait sur les étranges récits qu'en rapportaient les caravaniers. Et d'abord, « à cinq jours de marche, droit au plein sud, les *Beni-Mzab*, avec leur confédération de sept villes, dont trois sont, dit-on, aussi grandes qu'Alger, qui comptent leurs palmiers par cent mille, et nous apportent leurs dattes, les meilleures du monde ».

Ces cinq jours de marche, aujourd'hui, c'est un peu plus d'une journée d'auto, sur une piste meilleure que beaucoup de nos présentes routes de France. Mais, quand on y court à quarante kilomètres à l'heure, que reste-t-il de ces prestiges du désert, dont rêvait tant Fromentin ? Les chameliers avec qui l'on partait, leurs grandes bêtes étranges, au pas de sommeil, survivantes, dirait-on, d'une faune antérieure, c'était le monde antique du Sahara, quelque chose d'invariable qui vous prenait, vous enveloppait. Au cheminement balancé des dromadaires, on ne voyait pas changer les lointains. L'immensité restait l'immensité. Toute une journée durant, on avançait imperceptiblement vers une *garra* que le premier rayon de l'aurore vous avait révélée, touchée de rose, à l'extrême horizon. On

était dans le paysage, soumis comme toute chose à la nature, communiant ainsi avec elle. On se sentait descendre au creux d'un oued, monter sur une dune ; on voyait les craquelures de la terre desséchée, les pierres, les blanches trainées de magnésie. On regardait passer, une à une, les touffes du *harmel*, du *r'tem* ou du *drinn*, et, parfois, la surprenante fleur du désert qui ressemble à une pâle jacinthe. Peu à peu, on découvrait la vie nombreuse et secrète qui peuple la solitude : çà et là, un grand lézard vert pâle, filant entre les cailloux, la fuite d'une gerboise sautillant sur ses hautes pattes, un subit galop de gazelles, que les yeux avaient le temps de suivre. Parfois, quelques tentes noires et basses de nomades vous arrêtaient, et l'on retrouvait encore une fois l'éternel tableau de l'Orient pastoral : chevrotantes chèvres, chiens jaunes qui aboient, femmes en voiles sombres, en colliers d'argent et de corail, qui pilent du grain, accrochent une outre au faisceau croisé de trois bâtons, ou bien nourrissent de broussailles une flamme jaillie entre quatre pierres. On croisait un convoi ; on échangeait les graves salutations islamiques. On arrivait à l'étape, et c'était le campement. On déchargeait les couffins, on dressait les abris de frêle toile ; les bêtes dessanglées s'agenouillaient ; une fumée montait, mince et droite, vers l'azur pâlisant que l'anneau rouge ou lilas du crépuscule commence d'envelopper. La nuit venait, et alors, après une journée si simple et spacieuse, quelle impression, sous les grands scintillements de l'abîme ! La terre évanouie dans l'obscurité, il n'y a plus qu'eux. Fourmillant brasier, palpitation sauvage et sans arrêt, d'où ne descend que du silence, — un céleste silence, tout autre que celui du jour... C'est par là que le Sahara nous prenait. Nulle part, même en mer, où son bateau l'enveloppe, où l'eau bruit et court, l'homme n'aperçoit mieux l'indifférence et l'immensité de l'univers où il vient passer.

Aujourd'hui, c'est plutôt un sentiment contraire qu'on éprouve à traverser si vite des régions de la planète jusqu'ici presque interdites. « Nouvelle victoire de l'homme sur la nature. » A tant la vaincre, on perd le sentiment de sa majesté. En Amérique, où la civilisation mécanique triomphe, voici longtemps déjà que l'Atlantique, où l'on passe à la musique des jazz-bands, en humant des cocktails, n'est plus que le *Herring Pond*. Sans doute, les pionniers de la locomotion nouvelle au Sahara ont connu le risque et l'aventure. Avec un service orga-

nisé, la grandeur disparaît, à laquelle s'attaqua leur effort. Simplement, nous sommes transportés. De même, en Suisse, un funiculaire nous hisse tout droit au sommet où l'on trouve un restaurant, un télescope, des Allemands avec des cigares. Cela est commode, et la machine est bienfaisante, qui permet à tous de connaître la cime. Mais une lente grimpe à travers bois, prés, torrents, neiges, glaciers, quel autre souvenir !

Du désert, l'auto laisse pourtant un grand trait : la monotonie. Fuite continuelle, régulière, aux premiers plans, de l'oblique rayure que composent en se mêlant, en filant si vite, les trainées de pierraille, les mottes d'herbe grise, les gerçures du terrain brûlé. La plaine, par delà, n'est qu'un fond jaunâtre, où rien de distinct n'apparaît. En cette absence de sensations, l'esprit s'engourdit, perd conscience du temps qui s'écoule. C'est comme en chemin de fer où, la nuit, le paysage disparaissant, un trajet s'abrège. Ce premier jour, quand j'arrivai à Ghardaia, les six heures de la route ne semblaient pas avoir duré.

* * *

Sur la banquette d'un pauvre camion, chargé de sacs et de caisses, qu'un Arabe taciturne et sans hâte conduisait, j'ai refait ce voyage. Coupé d'arrêts, il dura toute une journée, et, cette fois, des moments divers m'y sont apparus.

Ce matin-là d'avril, au départ de Laghouat, le temps était insolite. Ciel chargé, obscur ; aigre vent de nord-est. Dans l'oasis, la forêt des dattiers pliait, les grands panaches çà et là brassés, bouleversés comme lorsqu'une rafale, passant sur les moissons, y creuse, y disperse des tourbillons moirés.

Vers sept heures, à l'instant de monter en voiture, le jour, sous une vapeur de plomb, a encore baissé, et ce fut comme une menace, l'annonce d'un changement du monde. Étrange aspect, dans cet éclairage sinistre, des palmes harassées. Sous la subite noirceur, le métal de leurs fouettantes lanières s'est terni, tournant à des tons mauvais de vert de gris.

Hors de l'avenue, au tournant de la falaise du Chien, ce fut comme si nous prenions la mer. Tout d'un coup, devant nous, je n'ai plus vu que le plan vide, une immensité monochrome, développant au bas du ciel le demi-cercle qui dit la convexité du globe. Nous quitions les lieux où l'homme habite, pour entrer dans la pure étendue qu'il ne fait que traverser. Comme

on comprend alors ce qu'est, au bord du désert, une ville comme cette Laghouat, dont le clair et gris semis, entre les rochers, sous des rubans de collines, commençait, derrière nous, de reculer ! Un port, un lieu de chargement et de déchargement pour les convois qui coupent droit à travers l'étendue. Un lieu de plaisir, et de bombance aussi, pour les équipages, après les dangers et les abstinences des longues traversées.

A huit heures, nous devions avoir fait cinq lieues. Le vent tombant, qui poussait la vapeur d'orage, le ciel s'est levé, immobile à présent, un haut voile gris perle, où le soleil diffusait en tache laiteuse... Ç'aurait pu être un ciel de la Manche. Il pleuvait, mais difficilement, à gouttes lentes, espacées. Pluie bien rare, on le voit à la nudité du sol, qui n'est ni du sable, ni du caillou, mais de la vraie terre, partout crevassée par le feu du soleil, ne portant avec les fouets de l'alfa qu'une herbe grise, en mottes rondes, des sortes d'éponges. Arrosée comme nos plaines de France, cette plaine, sans doute, serait une Beauce.

Le bleu saharien s'était mué en grisaille du Nord, mais, dans ce jour sans rayons, les montagnes, derrière nous, avaient gardé, assez mystérieusement, leurs intenses couleurs. Or clair, les plus proches, celles d'en bas, les minces vagues déferlantes de la chaîne Harrari. Brun rougeâtre, — le ton que le feu communique à la pierre, — le second rang qui se hausse par derrière, la longue lame du Milah, hérissant de biais, comme une scie, la ligne acérée de ses dents. Et bleu, bleu comme une flamme de soufre, le Lezrag, l'ultime, le plus haut dressé, dans l'extrême nord, de ces plis de l'Atlas. A présent, quand je regardais de ce côté, l'image qui m'était apparue de ce monde, à l'entrée dans la plaine, se renversait. La plaine était une plage, et c'est la montagne qui prenait figure de mer : mer en mouvement, mer soulevée, dont accourent, montent, l'une derrière l'autre, en tremblant et s'amincissant, les houles.

Au bout de la seconde heure, les trois crêtes successives s'étaient fondues en une seule, toujours plus vague, aérienne, azurée, à mesure que croissait la distance. Mais l'Atlas n'acheva de disparaître que lorsque son bord supérieur, à force de baisser, eût passé tout entier sous l'horizon. Alors, rien ne resta que la surface plane de la Terre. Derrière nous, dans la direction de la côte éclipsée, le ciel s'étant nettoyé, le grand cercle sombre coupait l'azur. Le premier moment de la traversée venait de finir.

Il ne pleuvait plus, mais le sol restait mouillé. Les pelotes végétales, couleur de lavande et de lichen sur la glaise humide, en punctuaient toujours les premiers plans assombris. Plus loin, tout fondait en ce ton incertain, entre le jaune et le gris, qui est celui de la *hammada* jonchée d'herbes désertiques, lorsque les roses de l'aurore et du soir ne la transfigurent pas.

A dix lieues de Laghouat, des arbres, sur ces tristes fonds, avaient commencé d'apparaître, de très grands arbres, toujours pareils, aux noires et puissantes ramures. De tous côtés maintenant, jusqu'à perte de vue, on en découvrait. Les plus proches se montraient tous entourés d'un cercle d'arbustes ou de broussailles.

C'est la région des *dayas*, que j'avais déjà traversée : dépressions du sol, à peine perceptibles, où vient, souterrainement, se concentrer l'humidité des rares pluies. Ces arbres étaient les bétoums, ou térébinthes, qui trouvent à s'y nourrir, — la plupart très vieux, comme ceux que l'on voit, dans le Tell, autour des saintes *koubbas*, et dont mille chiffons, noués à leurs branches par la piété populaire, annoncent le caractère marabout. Bien étonnants, sur le plan circulaire, où il n'y a rien d'autre, ces géants éployés. Généralement solitaires, parfois par groupes de deux ou trois, ils se lèvent, à des intervalles d'un ou deux kilomètres. Mais la plaine est si vaste que, dans toutes les directions, le regard rencontre l'un ou l'autre de leurs noirs îlots. Tout au loin, vers l'horizon, on dirait qu'ils se multiplient.

Près d'un de ces patriarches, nous avons fait halte. Il y avait un cercle vert, un peu d'herbe autour des jujubiers qui enserrent le tronc vénérable. Une tente noire, de rude laine, était là, tapie contre l'herbe. Parut un maigre personnage, en long burnous, qui nous salua, et se mit à causer comme une vieille connaissance avec notre conducteur. Il me fut présenté : « Le garde-champêtre. »

Je me fis répéter ce titre. Au Sahara, il étonne, — mais l'administration française ne s'étonne de rien. Au Figuig, demi-barbare, où chaque jardin a encore sa tour de guet, où dix fonctionnaires composent toute la colonie européenne, j'avais bien trouvé un bureau de poste comme j'en souhaiterais à toutes nos villes de France, — avec lignes de guichets (vides,

il est vrai), textes officiels, avis au public en français administratif, annonces, images en couleurs d'une plage (dames en maillots, joueurs de tennis), — les bains de mer de Feddala, de l'autre côté du Rif indompté et de tout le Maroc.

Tout de même, un garde-champêtre... On rêve de luzerne, de taillis, d'un clocher portant un coq... — Mais je ne voyais que les *bétoums*, et la nappe infinie du steppe sous le ciel.

Ce personnage a d'ailleurs des fonctions très sahariennes, surveillant les transhumances, dressant des contraventions quand une tribu sort de son terrain de parcours, envoyant par la poste, quand elle passe, des avis à l'autorité. Il attendait un passage de Larbaa, des pasteurs en route pour les pâturages du Djebel Amour.

* * *

Longue halte à Tilmrent, atteinte au milieu de la journée, où l'on trouve un caravansérail. La *daya* est si grande qu'on y compte bien une centaine de vieux térébinthes. La majestueuse assemblée ! Eux seuls, tous pareils, élargissant à la même hauteur leurs plafonds de feuillage. Sous leur ombre, vivent, par nappes, de jeunes orges, à ce moment, du vert le plus frais. Une oasis, mais singulière, dont les arbres ont la robuste majesté de nos grands chênes.

J'en découvris pourtant de plus petits, chacun caché dans son buisson de jujubiers. Entre tant de graines que le vent disperse, leur germe fut porté là, et, dans cette épineuse enceinte, l'arbre enfant peut vivre, protégé contre la dent de la chèvre et du chameau. Plus tard, quand il sera de force à supporter l'injure du bétail, l'ingrat séchera l'arbuste tutélaire, et règnera seul sur son terrain. Tendu par-dessous, toujours au même niveau (la hauteur que la lippe du dromadaire peut atteindre), il s'épanouira librement par en haut. Merveille de la vie qui tire parti de tout pour se défendre et s'accroître.

Ici, pourtant, on aperçoit un mécanisme. Simplement, le hasard opérant un tri, certains germes sont favorisés. Le grand mystère est ailleurs, et c'est toujours le même : profond travail de l'être vivant qui crée ou modifie ses formes pour répondre aux nécessités du milieu. Aux ténèbres abyssales, le poisson a muni son œil d'une source lumineuse et d'une lentille de projecteur. Des papillons se déguisent en feuilles pour éluder

l'oiseau. Au désert, c'est contre la sécheresse que la vie a porté son grand effort de défense. Comme toujours, on dirait qu'elle est consciente de ses fins, qu'elle cherche ses moyens, les combine. Quand l'homme a voulu naviguer sous la mer, et puis voler, sa pensée réfléchie n'a trouvé que ces formes du poisson, de la libellule, qu'une mystérieuse pensée diffuse avait élaborée au cours des âges. Le Saharien, qui, pour vivre, puise l'eau à soixante et quatre-vingts mètres sous la terre, et, par d'innombrables rigoles, recueille tout ce qui tombe d'une pluie aux flancs d'une vallée, n'a pas fait autrement que les végétaux. Par d'immenses racines, le térébinthe s'en va pomper la dernière humidité des profondeurs, et c'est assez d'une pluie tous les six mois pour qu'il prospère. Au désert, la plupart des herbes font de même; elles plongent ou rampent loin dans le sous-sol.

Quelquefois, le procédé est différent. J'en cueillais qui semblaient mortes, — des fleurs de *harmel*, dont l'activité peut rester suspendue pendant des mois. J'y jetais quelques gouttes d'eau, un semblant de rosée, et des aiguilles, des grains desséchés se déplaient, peu à peu mués en feuilles, en corolles dentelées, d'un mouvement aussi visible que celui qui replie, quand on les effleure, les franges d'une sensitive.

A tous les degrés de la vie, au Sahara, on retrouve cette puissance d'invention, j'ose dire cette ingéniosité. Le dromadaire ne pratique pas tout à fait les abstinences que l'on croyait, mais il se tire d'affaire comme le térébinthe et le dattier. Quand il a bu, c'est pour longtemps : son intestin a développé d'énormes villosités, véritables outres, dernière ressource des chameliers qui l'éventrent quand le puits leur manque, ou que leurs peaux de boucs, sous des rayons brûlants, ont éclaté. Lorsque la famélique bête vient de faire son plein d'eau, on dit qu'on voit sa panse approcher de la terre. Est-ce par des moyens analogues que le Targui, en des régions dépourvues d'oasis, peut subsister? Sa physiologie paraît singulière. La tête enveloppée de son *litham*, il semble, sur sa haute monture, pouvoir, lui aussi, cheminer durant des jours sans rien absorber. Sans doute, il a fait comme tant de créatures sahariennes, tirant sa substance de réserves intérieures qu'il lui suffit de renouveler de loin en loin. D'où sa vocation de razzieur, pilleur de caravanes.

A Tilmrent, on est à trente lieues de ce bord septentrional de la plaine, qu'une frange de pluie, ce jour-là, avait mouillé.

Par delà le peuple des vieux bétoums, l'anneau du désert apparaissait, étrangement vide et lisse, d'un rose immatériel. Dans ce monde si nu, qui s'étend sur une des grandes régions intermédiaires du globe, on était un peu comme sur un autre astre, où quelque puissante forme végétale, toujours la même, nous proposerait l'énigme de la vie. Ce jour-là, dans la monotonie des heures, je n'en pouvais chasser la pensée. Probablement, sous le cercle polaire, devant les lichens et les animaux couleur de neige, on y rêverait de la même façon.

* * *

Au sud de Tilmrent, les térébinthes disparurent avec les rares taches vertes des dayas. Le semis d'herbes s'espaçait de plus en plus. Les seuls vivants, par là, sont les petits oiseaux. Ils passent, volant bas, par compagnies : ou bien on les voit qui courent parmi les pierres. Comme il y en a ! En avril, la plupart sont de passage, venus des profondeurs de l'Afrique, et remontant vers l'Europe.

Le désert est alors le paradis des ornithologues. A Djelfa, à Laghouat, j'en avais rencontré, qui s'en allaient jusqu'à Ouargla, El Goléa, étudier les migrations. A Beni-Ounif du Figuig, un colonel en retraite de l'armée des Indes m'apprenait, presque chaque soir, le nom de l'espèce qui, ce jour-là, venait d'arriver dans les beaux jardins d'Oudaghir ou de Zenaga. Le matin, armé d'une sarbacane, il abattait deux des jolis voyageurs, et, l'après-midi, les empaillait. Il en avait dans ses caisses des centaines, chacun dans sa case, rigide en sa robe intacte, comme un petit Pharaon. Tous les ans, il s'en va étudier leurs routes, qui ne suivent pas simplement les méridiens, car chaque espèce a ses voies propres, très détournées parfois, — les cigognes d'Europe, par exemple, quand elles vont chercher le soleil austral, gagnant d'abord l'orient de la Méditerranée, pour suivre le Nil jusqu'à ses sources, et de là, voler vers le Zambèze. Il nous disait ceux qui ne pondent, n'élèvent leurs petits que dans les blancheurs polaires, passent l'été en Europe, et puis s'en vont jusque dans l'Afrique du sud, comme guidés par une vision de planisphère, par une image intérieure du globe. Et cet autre et plus étonnant mystère : les passereaux de Grande-Bretagne qui traversent la Manche, non par le plus droit ou par le plus étroit, mais toujours par le grand promontoire

crayeux de Beachy Head, probablement parce que là fut la dernière soudure de la grande île et du continent. La mémoire organique de l'espèce les conduit, une habitude contractée dans un âge antérieur de la terre. A travers leurs générations, dans les milliards de germes toujours pareils, un trait d'une petitesse inconcevable n'a pas cessé de correspondre à ce qui fut un trait de la figure de la Terre en des temps si lointains.

Ces durées, ces grandeurs de l'ordre cosmique font aussi partie des sujets dont nous entretenons le désert, surtout au sud de Tilmrent, où, les bétoums et puis les jonchées de pelotes grises disparaissant, la *hammadra* commence à n'être plus vraiment que l'écorce nue de la planète.

* * *

Vers quatre heures, au baisser du soleil, cette croûte était toute jaune : une splendeur désolée. Plus d'horizon ; l'immense ligne circulaire éclipée derrière les saillies d'un sol qui, par là, devient chaotique. C'est le commencement de ce dédale d'oueds, de ravins, large et long de trente lieues, que les Sahariens appellent la *Chebka*, — « filet », — parce que ses replis s'entrecroisent en inextricable réseau. D'un bas-fond à l'autre, on chemine péniblement, grim pant par de longs circuits vers une arête, où, chaque fois, c'est la même déception de ne pas trouver la vue des lointains ; — et puis, par d'obliques détours, on descend vers la dépression suivante. Ici encore, nous étions comme en mer, mer démontée, cette fois, quand, au creux d'une grande vague, on ne voit plus rien du dehors, ou qu'emporté à sa cime, on n'aperçoit sur le ciel que d'autres grands dos prochains qui se gonflent et se hérissent. Ça et là, au long d'une crête, le crochet que lève obliquement une *garra* semble l'em brun naissant que le vent arrache d'une lame. Mais partout le silence, et cette fixité du désert, menaçante et vieille comme le monde.

C'est l'une des affreuses parties du Sahara ; — on a dit : le désert dans le désert. Un vaste plateau de calcaire, creusé, fouillé, déchiqueté par les eaux, à des époques où les oueds étaient des fleuves comme ceux du Soudan. Sur l'ossature ainsi dénudée de ce monde, les vents, chargés du sable de l'*erg*, — l'impalpable poussière dont le courant peut être si dense, — ont agi comme une lime promenée pendant des millénaires. De tous côtés, on ne voit que la roche, fauve et striée de noir, éclatée

comme sous l'action du feu, un chaos pétré. Ça et là, un fragment plus résistant de l'ancienne nappe calcaire a duré, sorte de chapeau protégeant ce qu'il couvre des feuilletés inférieurs. Autour, le travail d'usure n'a cessé de se poursuivre, abaissant les niveaux, et la *garra* se lève, solitaire, sur un socle étroit de strates que l'on peut compter une à une. De loin en loin, sur les longues levées, ces témoins des temps écoulés jalonnent le bas du ciel.

En ce moment, le petit ronron de notre voiture, c'est une sorte d'événement, quelque chose d'actuel qui vient passer en ce monde figé. Il faut en imaginer la solitude, quand rien n'y survient, et que le seul bruit est, de temps en temps, celui d'une pierre qui se détache et dégringole, continuant la ruine du plateau sous l'ardeur solaire, après le froid, le grand rayonnement nocturne vers les vides scintillants de l'espace...

C'est dans une telle nuit qu'il faudrait pouvoir s'arrêter, pour être seul, et contempler, écouter. Bien mieux qu'ailleurs, cette Terre qui nous porte, ici réduite au minéral, apparaîtrait comme un astre au milieu des astres. Profilées sur des fonds d'étoiles, les têtes obscures des *gour* nous parleraient de ses durées, — durées du même ordre que celles de ces mondes, d'un tout autre rythme que les nôtres, dont nos petits événements font le flux. Au sein de ce temps cosmique, immensément dilaté, on connaîtrait la sensation de l'éternel, comme, à la vue de l'abîme sidéral, le sentiment de l'infini nous accable.

A quatre heures de l'après-midi, dans une ferrailante voiture, sur la piste militaire aux caniveaux de pierre taillée, la vision est moins émouvante. Monotone tristesse de ce dédale. A ne quitter un ravin brûlé que pour un autre ravin brûlé, à voir courir toujours le brun et le fauve des cailloux, une sorte d'engourdissement vient; l'ennui tourne à la somnolence. C'est dans cette région de la Chebka, que je perdais la notion des heures...

Mais, soudain, la vive sensation qui vous réveille! Du vert! Une ligne de vert pur, allongée comme un trait d'aquarelle... A peine l'ai-je aperçue du haut d'une crête, qu'elle a disparu: il n'y a plus que les pentes écorchées, les éboulis. Ai-je rêvé? Mais, dix minutes plus tard, cela revient, plus proche. Non plus, cette fois, une simple ligne, mais une, deux coulées, d'un vert d'herbe anglaise, et qui divergent, chacune emplissant

jusqu'au bord un long repli. Rafrâichissement des yeux, de tout l'être ! Tout de suite, on a deviné, reconnu des feuillages, des palmes, une oasis largement répandue, comme un fleuve à plusieurs branches.

Et, déjà, nous courons au long des clôtures. Les yeux plongent sur de profonds jardins, en contrebas. De la vraie terre, des mottes jaunes ! Et des vergers, des fourrés tout frais, tout neufs, — un printemps comme celui d'Europe... Mais aussi les dattiers sahariens, les jeunes bouquets près de la terre, et les grandes tiges qui fusent, suspendent là-haut de sublimes aigrettes.

L'autre côté de la piste m'enchanté moins. Un mur délabré, qui n'en finit plus ; et, par derrière, un lieu vague, un champ, de pierres, de décombres, où l'on ne reconnaîtrait pas un cimetière si des *koubbas* ne s'y levaient, blanches comme toutes les *koubbas*, mais d'un type insolite, avec leurs quatre pattes qui s'écartent, et l'espèce de chapeau chinois qui les coiffe.

Des palmiers, des ruines, des tombeaux : l'abord familier d'un grand ksar. C'est Berrian, première, sur cette route, des villes mzabites, isolée, à quinze lieues de Ghardaïa, et bien plus récente que les six autres (elle n'a pas trois siècles), mais toute pareille, sous l'étrange minaret qui prolonge par en haut sa pointe, aux images qu'on me montrait, à Laghouat, des vieilles cités de l'Oued-Mzab.

De celle-ci, je n'aperçois que la triangulaire silhouette, et puis une ruelle, et la petite place, où la voiture s'est arrêtée. Autour de nous, un cercle de curieux se forme vite, tandis qu'on décharge des caisses. Un rang de fillettes retient surtout mes yeux, plaisantes à regarder comme les fraîches verdure, après tant de ruineux désert. Mais la gravité de leur costume ! De lourds péplums, dont la noire et rouge laine s'avive de lignes rouges et noires : zigzags, triangles, losanges, — le géométrique décor, partout inventé par l'humanité primitive (on le retrouve, gravé sur des os de rennes par l'homme des cavernes). Une fibule, d'un style aussi grand, enferme chaque mince épaule entre deux plis de l'étoffe. Ajoutez un voile noir, terni de poussière, tombant de la tête jusqu'aux talons, et, dans cette pourpre et ce deuil, les frimousses les plus vives, des yeux de jeunes chats guettant tous nos gestes, des bouches entre l'éclat de rire et le cri d'effroi, des pieds cornés, poudreux, — sabots de

chèvres qui vont s'effarer et bondir, — et vous aurez le contraste de vie neuve et d'archaïque parure qui nous ravissait en ces enfants de Berrian.

Les blancs cubes des maisons, la ruelle, les visages n'étaient que musulmans. Mais les étranges *koubbas* demi-chinoises, à quatre jambes, le minaret tentaculaire, le vêtement même de ces petites m'étonnaient. J'entrevois un peuple à part, dont les œuvres portent la marque propre : une variante de la civilisation d'Islam.

* * *

La fin de la route, douze ou treize lieues, aux rayons du soir, et puis dans le crépuscule et la nuit... L'homme à côté de moi conduisait toujours sans mot dire. Les heures étaient plus légères. Le meilleur moment de la journée pour vraiment regarder, et se pénétrer d'un paysage...

Entre les ravins, les ondes pierreuses allaient encore s'amplifiant. Deux ou trois fois, du haut d'une levée de terrain, j'ai retrouvé l'horizon, le grand cercle déployé : des houles, des houles à l'infini, sans rien qui pût avoir un nom, sans rien de distinct que, çà et là, quelque tête solitaire de roche. L'une d'elles, large par en haut, semblait d'un sphinx, un sphinx, plus vieux, plus rongé que son frère d'Égypte, gardien comme lui des grands vides. A l'ouest, sur ce morceau nu du globe, le soleil, près de disparaître à nos yeux, continuait sa course vers l'Atlantique, répétant, d'horizon en horizon, de degré en degré, le même instant du soir. J'essayais de concevoir ces mornes espaces successifs, la plupart inaperçus de l'œil humain — mais on les verrait de la Lune, — tous les au-delà de pure, inerte matière, où la Terre a déjà pris son aspect de planète sans vie.

Cette rêverie me ramenait un jour où j'eus la sensation directe et paralysante de cette mort. Je revoyais le clair pays des grandes dunes, à l'entrée du Souf, que nous venions d'atteindre, un après-midi de novembre. De la charmante oasis où nous avons posé nos tentes, j'étais parti, seul, à la tombée du jour, pour une brève pointe, au sud-ouest, vers des espaces que personne jamais ne traverse. Les cris, les abois, toute la petite rumeur d'un campement s'étaient tus, à mesure que les molles, sinueuses crêtes se refermaient une à une

derrière moi, couvrant, comme les plis successifs d'un linceul qui retombe, la figure de l'oasis allongée dans un creux. Cherchant une vue libre du sud, penché sur le cou de ma bête, dont le pied enfonçait dans le sable, je finissais de gravir encore une pente, quand tout l'au-delà de ce côté se démasqua. Le soleil aussi apparut, un soleil comme on en voit souvent à cette heure-là, dans le nord, demi-crevé, saignant, dans la basse nébulosité où sa pourpre lentement s'infuse. Là-dessous, à perte de vue, rien qu'un moutonnement blême comme la mer, par mauvais temps, quand on la découvre d'une falaise. Les dunes derrière les dunes, un pays sans chemins, sans formes, où rien n'est qu'amoncellement fluide, sable, poussière que l'eau ne fertiliserait pas, dernier débris de la pierre, dont le vent tourne et retourne les vagues. Cela était si vaste, si pâle, et d'un silence tel, sous ce soleil éteint de novembre (au moment où les réverbères s'allument dans nos villes du nord sur les foules bruyantes), c'était si bien le domaine illimité de la mort que j'en éprouvai comme un frisson, et que, tournant le dos à ce monde interdit, je pressai ma bête pour vite revoir les fumées du campement.

Ce soir, nous sommes loin des molles dunes. La rocheuse *hammada* nous entoure, mais mouvementée, plissée elle aussi, de grandes vagues, — chaque saillie, du côté de l'astre qui baisse, s'accusant comme, la nuit, les bosselures d'une mauvaise route devant les phares d'une automobile. Aux premiers plans, dans les creux prochains, l'ombre s'amasse comme une eau bleue qui monte, mais là-bas, où l'infini serré des crêtes s'éclaire, quelles couleurs ! Les tons les plus tendres et les plus vifs, des mauves, des roses, comme sur un névé des Alpes que le crépuscule illumine...

Nous descendions vers un ravin plus large et non moins pétré que tous les autres, lorsque mon compagnon, le taciturne conducteur, ouvrit la bouche. « L'oued Ourirlou » ! Et comme je m'étonnais qu'un tel lieu eût un nom, j'appris que des nomades, il y a trois ans, ayant posé là leur tente, tous furent noyés. C'est la crue, qui, dans ces régions, peut rester des années sans revenir, et qui arrive tout d'un coup, parfois d'un élan tel que, sous le choc, rien ne tient. Ici, elle n'a pu que déchausser de nouvelles roches, bouleverser l'ancien lit de cailloux, mais,

à Laghouat, les cadavres de dattiers massacrés et mêlés à l'arène, à la pierraille de l'oued, parmi les tronçons de poutres, les débris de toute espèce, attestent la fureur de l'attaque. Formidable coup de rabot, emportant soudain la lisière de la palmeraie, — clôtures, arbres, jardins, maisons, — creusant, évitant tout ce bord du grand couloir. Aujourd'hui, on voit un estuaire mort devant la mer immobile du désert.

C'est une telle crue, déferlant soudain dans l'oued séché d'Aïn Sefra, qui, le 21 octobre 1904, surprit la pauvre Isabelle Eberhardt. Sa mesure de toub fut emportée. Musulmane, elle croyait au *mektoub*. Mais ce destin écrit, l'avait-elle imaginé, et qu'au sein des pures aridités qu'elle était allée chercher là-bas, avec le silence et l'éternelle lumière du Sud, elle périrait par les eaux ?

Nous courons toujours, et il est un peu plus de six heures, quand le soleil se pose en palpitant à l'horizon. Lentement, sur le disque de feu bleuissant, on voit le bord du désert monter et l'occulter. Une ultime étincelle, et tout rayon a quitté la plaine. Mais les *gour*, à l'est, demeurent éclairés. Quatre têtes pareilles, montant d'un long talus, et qui semblent, comme des braises, brûler d'un sombre feu intérieur. Plus que jamais, en cette brève minute, elles apparaissent comme des témoins. Cette lueur qui les pénètre, on dirait leur vie d'autrefois qui leur revient. En silence, au-dessus des niveaux d'aujourd'hui, elles s'entretiennent des âges révolus.

A six heures et demie, je commence à chercher quelque signe de Ghardaïa. Elle devrait être tout près, et nous courons vers un horizon toujours vide. Mais il vaut mieux ne pas savoir, et laisser les choses se révéler : je ne demande rien au conducteur. C'est le bel instant, au Sahara, où le ciel, à l'est, et peu à peu de tous côtés, s'emplit de rouge jusqu'au zénith. Ce soir, cette pourpre est celle d'un vitrail, et, par-dessous, la sombre Chebka paraît plus maudite. L'inextricable « filet » nous a pris. Toujours la succession des ravins, les sinistres déchirures qui s'entrecroisent, les plus proches bâillant, montrant à nu la structure intérieure de ce monde, des feuilletés de roches superposés, les entrailles mêmes du désert.

Minute à minute, le soir a fini par s'éteindre. Mais l'on dirait qu'en bas, sur la terre, la couleur abandonnée par le ciel s'est

rassemblée, épaissie. Maintenant, c'est l'étendue qui, peu à peu, dans les lointains, tourne au rouge, rouge obscur, le ton du sang séché, tranchant la claire profondeur.

Quelques étoiles sont déjà là, — parmi elles, à l'ouest, Vénus, merveilleuse, larme blanche qui tremble et va se détacher de la verdissante voûte. Dans un quart d'heure, ce sera la nuit. Pas de lune. Déjà, la piste, qui n'est que le terrain déblayé, ne se distingue plus guère. Et toujours rien en vue, rien qui annonce le terme du voyage.

Mais la nuit n'est pas encore venue, quand je sens le terrain baisser, se dérober devant nous. Et, presque tout de suite, encore un ravin qui s'ouvre, mais, celui-là, d'une grandeur surprenante. Une vallée, et combien profonde, abrupte ! Un canyon, plutôt. Il doit bien y avoir un quart de lieue jusqu'aux pâles, vagues murailles qui, de l'autre côté, l'enferment.

Bien entendu, c'est l'oued Mzab... J'aurais dû me rappeler, c'est bien ainsi qu'il devait apparaître. Mais cela est survenu si brusquement ! A cent mètres du bord, rien n'annonce ce grand vide.

Je me levais à demi pour essayer d'apercevoir le fond, quand l'Arabe, à côté de moi, a tendu la main vers un objet blanc, à droite, qui semblait surgir de l'immense fosse : « Ghardaïa ! »

Et, comme nous dévalons, au premier détour d'un prodigieux colimaçon, cela monte vite. Une longue tour, qui va s'élargissant par en bas ; quelque chose qui tient, comme le minaret de Berrian, de la pyramide et de l'obélisque. Et bientôt, par-dessous, un hérissément de choses blêmes. La ville, évidemment, mais pourquoi donc si vague, d'aspect si peu solide ? C'est vrai que j'ai vu la chaux de la vieille Fez prendre, à la fin du jour, ces apparences de fumée, de fantôme.

D'ailleurs, nulle autre ressemblance. Ce confus amas, posé tout seul au fond de la grande fosse, n'a pas l'air d'une cité d'humains.

GHARDAÏA

Voilà quarante-cinq ans que la France est au Mzab. On pourrait aussi bien croire qu'elle vient d'y arriver. Je retrouve ici l'impression que donnaient Marrakech, en 1913, Timadhit et Azrou, en 1917. Le pays est entre nos mains : il nous reste

étranger. Dans la saharienne Laghouat, je voyais la vie française enracinée aujourd'hui à côté de l'indigène. Au bord d'une avenue où courent des bicyclistes, devant une terrasse de café, peuplée, à onze heures, comme celles de Nîmes et d'Avignon, des gamins en coutil, blouse noire, les mollets nus, le carnier au dos, mettaient sous les arcades le signe évident de la pousse française. Au Mزاب, comme à Obock ou Timimoun, la France n'a mis que le signe de sa prise : quelques écoles indigènes, un bureau de poste, un fort. Avec deux officiers, une douzaine de mokhaznis, quelques tirailleurs indigènes, ce fort, qui tient la Pentapole, c'est tout le militaire.

Mais quelle muette affirmation de puissance ! Adossé à la paroi sud de l'oued, mortaisé, confondu à l'or de la roche, comme il s'oppose à la confuse, croulante Ghardaïa ! Là-bas, à cinq cents mètres, entre les lignes de dattiers, elle monte vers sa pointe. C'est un tas plâtreux, feuilleté, où s'ouvrent des trous noirs, — quelque chose comme une blême taupinière, criblée d'orifices de galeries, et qu'un coup de pied ruinerait. Ou, plutôt, cela tient du polypier. On pense à l'enveloppe, peu à peu exsudée, d'une vie collective qui dure à travers les générations de ses individus toujours pareils. Un produit naturel, spontanément apparu, il y a près de mille ans, dans ce repli du plateau saharien. Elle est si flétrie, la vieille enveloppe, si compliquée, exfoliée, à côté des dattiers toujours jeunes, sous les pentes où la roche éternelle suspend une luisante croûte !

En face de cette décrépitude, le fort déploie la rigueur de ses lignes, de ses arêtes, de ses faces. Ce que démontre cette figure avec l'absolu d'un théorème, c'est la force, l'inévitable domination du Roumi. Celui-ci peut demeurer invisible : une telle présence refoule le rêve de rébellion.

Là-haut, sur une plate-forme en retrait, le canon se cache, se défile, souverain devant le vétuste et plâtreux amas de la ville. — Pourtant un officier de passage me disait : « Deux mitrailleuses, qui fauchent, vaudraient mieux. C'est bien plus profitable. »

Ce bordj est aussi une kasba, hospitalière aux voyageurs. Grandes cellules de chaux et de ciment sur un côté du quadrilatère où se suivent les bureaux de l'Annexe (1). Elles s'ouvrent

(1) L'Annexe est une subdivision du Territoire militaire.

sur la profonde enceinte. Par ma fenêtre, je voyais monter les clôtures que dominant d'autres parapets, créneaux, terrasses et bastions.

Tant de béton, tant d'immédiate et surplombante pierre opprimait un peu, mais le soir, quand on s'était dispersé tout le jour dans l'ardent paysage et les vieux labyrinthes mzabites, et qu'on revenait, les yeux fatigués de lumière, de pierraille et de chaux blanche, on aimait, dans ce lieu clos, à se retrouver. Inexpugnable intimité. C'est comme à l'escabe, lorsque, tournant le dos à la terre, à tout ce qui vous a pris, étourdi dans un port exotique, on est revenu, la nuit, au silence, à l'ordre réglé du navire, et qu'alentour, dans l'obscurité, il n'y a plus que le chuchotement infini de la mer. Sécurité des heures où, le dehors exclu, on commence à se recueillir. Peu à peu, le flottant pêle-mêle que l'on rapporte en soi se dépose.

A sept heures, la poterne du bordj n'est pas encore fermée. Passons le pont-levis ! Allons nous accouder au parapet de la terrasse extérieure ! Respirons l'espace ! Ghardaia, dans le bleu poudroyant de la nuit, n'est qu'un laiteux fantôme. On devine encore, à sa pointe, l'étrange antenne, le haut signe de prière qu'elle dresse dans les étoiles. Par en bas, à son pied obscur, brillent deux points de lumière. Là s'est rassemblé tout ce qui remue, à cette heure-là, de sa vie. J'entends un frémissement de cordes, une percussion rythmique, à contre-temps, si lointaine, si faible, si sauvage !

A neuf heures, on ferme le guichet. Du monde extérieur, rien ne reste que les feux célestes, entre les écrans des murailles. Au ras d'un noir créneau, Vénus est un astre de prodige, d'un autre ordre que tous les autres, — un petit soleil dardant des rayons bleus. Ainsi, j'imagine, apparaîtrait le nôtre, vu de Saturne ou d'Uranus. Peut-être parce qu'il n'y a plus qu'eux de visible, dans ce profond cloître où nous nous replions, ces feux prennent tout leur sens. Quelle vie ! Quels frissons ! Quels éclats ! L'univers et l'immensité de son silence...

Mais la cour n'est pas déserte. Dans un angle des grandes murailles, des mokhaznis sont de garde, installés sous une tente comme en improvisent les Arabes : deux morceaux de *tellis* sur des piquets croisés. Alors, avant de se rouler dans leurs laines, il faut bien qu'ils musiquent un peu. C'est toujours la réponse

de l'homme indigène à la splendeur de la nuit, comme la continue stridulation des grillons, dans nos prairies, à la même heure, quand l'air est tiède sous un firmament qui scintille. Et c'est toujours le même grattement de cordes à travers les mêmes intervalles étranges, les mêmes rythmes que l'on entend, de Marrakech au Caire, tout au long de cette Afrique du Nord. L'imperceptible pulsation sonore d'une certaine espèce de l'insecte humain, à la surface nocturne de la Terre, sous l'é�incelante pulsation des mondes...

Une espèce bien distincte, l'islamique; et le Mzabite en est une variété. L'étrange Berrian, si vite entrevue, me l'avait annoncé. Je l'appris mieux dans les cités de l'oued Mzab. En toutes, le même type extraordinaire de ruche se répète, imposé par l'instinct à la créature, et dont chaque individu porte en soi l'idée. Pendant plusieurs siècles, chaque fois qu'un essaim s'est détaché pour aller construire la sienne, il s'est répété. El-Ateuf, Bou-Noura, Ghardaïa, Melika, Beni-Sgen, qui s'espacent dans le grand ravin brûlé; Guerrera, Berrian, plus jeunes de cinq cents ans, qui s'isolent au loin dans le nord et l'ouest de la Chebka, — toujours l'agglutination de cellules collées à quelque piton ou falaise. Un pâle monceau qui ne semble fait que pour porter à son sommet, ériger dans le ciel le signe mzabite de la religion, la tour quadrangulaire de chaux grise, dont les arêtes qui convergent, les quatre extrêmes pointes grossières disent une influence soudanaise.

Un monde bien simple et réduit, et dont je connus vite la figure. Le lendemain de mon arrivée, le capitaine R., chef de l'Annexe, m'emmena courir entre les cinq villes. Je me rappelle bien cette première vision du Mzab. Du désert surtout : sable, semis de *drinn* et de *r'tem*, champs lapidés, entre les obsédantes murailles du canyon. Mais, çà et là, aussi, des puits, de la vraie terre, de verts carrés où filent des lignes d'eau. Parfois, dans un creux, une large digue barrant une mare crouissante. Et alors, des jardins; — à l'ouest, une grande palmeraie, celle de Ghardaïa, presque une forêt, merveille végétale que le lit chaotique de l'oued interrompt, allongeant un vide entre deux futaies...

A travers tout cela règnent d'immenses nécropoles...

LE GRAND SOUK

La première fois que j'entrai dans la sainte Ghardaïa, elle m'apparut bien vivante. C'était le jour du marché. Au bas de la butte que la vieille ville couvre de sa croûte, des nomades, venus de loin, se pressent alors aux abords du Grand Souk.

Par les longues rampes qui descendent du bordj français, on accède vite à ces quartiers profanes. De ce côté, la ville s'est un peu ouverte depuis que, par notre arrivée, le régime cénobitique est rompu. On a démantelé une partie du rempart, au sud-est, et, par la brèche, la ruche a poussé quelques nouveaux rayons : rues commerçantes, rues juives, et celles où vivent les Malékites agrégés, les anciens mercenaires. Et aussi, ce qu'on n'avait jamais vu, aux temps où la loi religieuse régnait seule : quelques logis d'Ouleds-Nails, — ces indispensables amies de nos tirailleurs arabes. Oh ! pas beaucoup ! — quatre ou cinq, une discrète venelle, à côté de deux cafés où palpitent ces musiquettes que nous entendons du fort, à l'heure silencieuse où resplendit Vénus. Et tout cela si petit, finissant devant les terrains fauves, dans le sable d'où furent quelques dattiers, tout près de la pierraille où commencent, par derrière, de longues jonchées de tombes...

Les maisons des Nayniats, les abattoirs, les *fondaks*, la rue neuve que fréquentent les étrangers et les bêtes, un hôtel roumi, abandonné, désert : autant d'offusquantes impuretés que la rigoriste ville a rejetées hors de son enceinte.

L'entrée est par la rue neuve : un populeux couloir, surtout ce vendredi matin, jour du marché, où la foule reflue entre deux rangs d'échoppes. Un peu désappointant, ce petit faubourg de Ghardaïa, trop de bimbeloteries d'Europe, aux étalages. Depuis longtemps, le Mzab est ce que les économistes appellent « ouvert ». Quel pays lointain ne l'est pas aujourd'hui ? Ouvert, c'est-à-dire à peu près vidé de sa substance propre, ses arts, ses métiers originaux évincés par l'afflux de nos produits mécaniques. Ça et là, pourtant, parmi tant de seaux, de cafetières de fer blanc, un cuir gravé de Timimoun ou des régions touareg, vert et rouge, des coupes, des corbeilles de sparterie, roses, noires, comme on en voit encore chez la plupart des

Berbères, mettent l'accent de la vieille Afrique. Quantité de djellabas, de burnous, des blancs, des noirs, pendus aux devantures; lainages rudes, ou bien, pour les riches, tissus sans poids, presque transparents, lamés d'arachnéenne soie.

Une certaine carte postale illustrée revient à beaucoup d'étalages : l'image, de Kemal Pacha, strict, impérieux, en veston, mais en fez. Pour la propagande en pays arriéré, il vaut mieux que ce nouveau héros de l'Islam n'apparaisse pas encore coiffé à l'européenne. Cette propagande semble active...

Une échoppe porte en caractères roumis le nom de son propriétaire : Mohamed-ben-Titi. Quelque ingénieux mercanti venu du Nord, où les petits colons, ou les Joyeux, l'auront baptisé de ce nom hybride, dont il ne saisit peut-être pas tout le symbole. Le métis de deux civilisations. Le pauvre « bicot » d'Algérie. Mais rêverait-il d'une autre condition? Que de portraits chez lui de ce Kemal, vengeur de l'Islam, et patron, décidément, de ce petit quartier excentrique!

Au coin du Grand Souk, un atelier de forgeron nous arrête, et nous voici bien loin des affaires d'aujourd'hui. Profondeur d'ombre, rousses fumées enveloppant des lueurs, — c'est un éclairage de Rembrandt. Dans cette espèce de caverne, l'homme est seul : un géant, demi nu, vêtu par en bas de pendantes peaux de bêtes. Sur un soufflet de forge, il ahanne, excitant une aigrette de feu vert et qui siffle, sous une rougissante barre. On voit se gonfler les muscles, les veines de ses bras, et la sueur luit sur sa poitrine velue. La face est noire sous une toison bouclée; dans ses yeux qui s'exorbitent, un reflet allume des escarboucles. A toute volée, avec un *han* bref et sourd, il frappe, et le métal sonne. Un bouquet d'étincelles fuse haut, illuminant soudain des instruments bizarres. Est-ce Mime? Est-ce Tubal-Caïn?

Deux pas plus loin, et nous voilà en plein marché, et, là aussi, dans les temps primitifs. Le lieu est vaste : c'est un long rectangle, entre quatre rangs d'arcades découpant de leur blancheur l'ombre d'une galerie sous des massifs presque aveugles de chaux. A première vue, l'enceinte apparaît close : on ne remarque pas tout de suite la mince brèche qu'ouvre, çà et là, l'orée d'une ruelle. Une rustique agora, comme on devait en voir, aux temps byzantins, dans les villes de Berbérie. Là-dedans, une pâle, mouvante confusion, un ondolement épais de

laines, de linges, où, de l'homme, n'apparaissent que les arides visages sahariens, — quelques-uns, par groupes, haut juchés, silhouettés dans l'espace : méharistes dont les têtes s'isolent, en leurs pendantes mousselines, par-dessus les têtes balancées, — fronts osseux, longues lippes, — de leurs montures. Tout cela dans le nuage de poussière qui flotte avec l'universelle rumeur, avec les senteurs d'épices, de fauve humanité, et de suint, de crottin. Car les bêtes sont aussi nombreuses que les gens. Cercles de dromadaires, par terre, les genoux repliés, et grognant, le paquet d'herbe aux dents; phalanges de brebis qui se serrent, patientes, les têtes entremêlées, en carrés immobiles. Tout se confond : la laine des haillons, des burnous, à celle des troupeaux; la clameur berbère aux grognements affreux des meharis; l'exhalaison de la multitude humaine à celle des chameaux, chèvres, moutons, ânes, mulets...

Toujours un peu grisante, cette plongée dans l'épaisseur d'une foule d'Orient. Est-ce l'effluve de vie, d'étrange vie qui nous enveloppe? Est-ce l'ardente poussière, dont le flot traversé de soleil, jaunit par moments le ciel? Est-ce l'air si léger, excitant, du désert, ou bien le feu de l'astre, l'éblouissante pluie, qui, dès dix heures, semble rayer l'azur? Soudain, c'est comme si l'on était jeté hors de soi-même, absorbé dans l'être collectif de ce peuple, dispersé dans sa rumeur, avec les rousses, capiteuses fumées qui montent de son piétinement. Heureuses minutes qui vous mêlent, dans la lumière d'Afrique, à ce courant de simple énergie vivante!

De l'autre côté du fourmillement, par-dessus l'étage de chaux que porte un long portique, ce triangle pâle qui monte, c'est la ville, et, tout en haut, culminante, presque évanouie dans les voiles de poussière, la grande corne sauvage et religieuse. Quelque tour de Moloch, au faite d'une primitive Carthage...

Et je vois aussi, à l'ouest, surgir un morceau de la roche dorée, rappelant que la solitude, l'immensité sans vie de la *hammada* s'étend, de tous côtés, au-dessus de cette foule, que ces quelques milliers d'humains sont là rassemblés dans un creux du désert, comme la foison des palmiers prochains, simplement parce qu'un peu d'eau souterraine a permis à la vie de germer et s'amasser dans ce ravin.

On se sent vraiment loin ici. Ce marché est un centre des

commerces du Sahara. J'y vois des figures comme je n'en ai pas rencontré à Laghouat ou à Figuig, des hommes du grand large, venus pour échanger leurs moutons, leurs dattes, leur sel gemme, contre les produits apportés du Nord, du pays inconnu où sont les Roumis. Il y a là des caravaniers, qui, du Sud, à travers l'*erg* ou le *reg*, ont cheminé durant des semaines pour atteindre le souk de Ghardaïa. Visages obscurs, ardents et graves, à la fois, et sillonnés, comme séchés au feu, dans l'ombre et les plis du voile poudreux qui leur tombe des tempes. D'autres, des barbes grises, en haillonneux manteaux qui s'évasent, la tête cerclée par-dessus le *chich* et le turban, d'épais cordons de laine, ont la lenteur d'allure, de gestes, qui sied à de vieilles majestés du désert. Harnachés, comme leurs bêtes, de sacoches, étuis, amulettes, ils portent des sortes de bottes, de guêtres, assemblages de peaux ou de chiffons que maintiennent des ficelles. Par-dessus la guenille de leurs sandales, apparaît le cuir de leurs pieds gercés, d'un gris de cendre.

Se trouvent-ils trop mal chaussés? J'en vois qui se penchent sur une singulière cordonnerie. Ce sont des semelles qu'un homme, par terre, découpe avec un poignard dans des pneumatiques, — oui, de vieux pneus d'auto qui viennent ainsi finir leur carrière sur les marchés du Sahara.

Ils se tiennent par cercles distincts, et, devant chaque groupe, mon guide me dit le nom de leur pays : Ouargla, El Goléa, Insalah, Timimoun, — comment les reconnaît-il? Il y a des gens dont le voile masque la bouche, — non pas des Touareg, mais des Chaamba, leurs ennemis nés, les longs courriers du désert. Des hommes fins, minces, qu'on dirait sans poids, quand ils se perchent en haut de leurs fabuleuses bêtes. C'est alors qu'il faut les voir, en bande, en ligne, tanguant tous ensemble dans le vide, derrière la haute et frêle croix de leur selle, un orteil accroché à la bosse médiane du grand cou qui baisse et remonte devant eux.

En ce moment, plusieurs, à cropetons devant leurs chameaux, les nourrissent d'une main maternelle, leur abandonnant, une à une, les dattes que les longues lippes poilues, les affreuses dents obliques viennent amicalement cueillir de leurs doigts jusque dans leur giron. Antique intimité de l'homme et de la bête...

A côté de ces vagabonds du désert, quels bourgeois que les

Mzabites ! Courts et replets, la plupart, bien vêtus, drapés de haïks, de mousselines immaculées, ils ont des airs de sagesse rassise et confortable. Peu nombreux, ces prud'hommes. C'est du côté de l'ombre qu'ils se tiennent, assis, par groupes, au pied des arcades, regardant et se tenant à l'écart. En voici deux qui traversent le souk. Au milieu des poudreux nomades, des tristes Youdis, des Harratins à peau sombre, qui servent encore d'esclaves, de toute la tourbe des *mesquins*, ils sont particulièrement dignes. Rejeté sur l'épaule, le pli volumineux du haïk en fait des Romains en toges, — deux sénateurs dans un marché de Suburre, parmi la plèbe des Juifs, des Syriens, des affranchis. Et je sais que l'analogie n'est pas seulement des apparences. Ces bourgeois mzabites font partie du *populus* qui vote, administre, possède, à côté de la populace de serviteurs, clients, parasites affranchis, dénués d'existence officielle.

Mais que de richesses, quelle diversité d'étalages, au souk de Ghardaïa ! Qui aurait cru que, du désert, peuvent sortir tant de choses désirables ? D'abord, par terre, parmi les chameaux déchargés, les marchandises de poids : ballots de laine, couffins de grains, fagots de *r'tem*, qui sert de combustible, pains de sel vierge, venus de Ouargla. Mais surtout (par terre, toujours, sur la poudre du sol) mille humbles assortiments : des gousses rouges de piments, les cailloux résineux du benjoin, du henné en paquets d'herbe sèche, — et tous ces petits tas précieusement rangés, de brindilles, d'épluchures, dont mon compagnon mzabite me dit l'usage : du bois d'aloès pour le parfum, de l'écorce de noyer pour le tan, des coques de grenades pour la teinture. Et tant de roses pastèques, tant d'oranges ! Et les sacs de sauterelles grillées, et le goudron dans des outres, et les pâles poteries, les peaux et cornes de gazelle, les plumes d'autruche, — un peu bien défraîchies, celles-ci, vestiges, peut-être, du temps où le général Margueritte, effréné chasseur, achevait du côté de Laghouat, l'extinction de ces bipèdes.

Mais le grand trafic est celui des dattes : il y en a partout, de ces couffins, bourrés, béants, exhibant d'affreux agglomérats, la pâte noire et brune qui semble bouger sous les mouches. On vend même les noyaux du précieux fruit, encore moins appétissants, mais la vie s'arrange de tout, et les ascétiques chameaux broient, digèrent très bien ces minces pierres grises. Quantité

de palmes sèches, frondes jaunies de dattiers. Car on utilise tout de l'arbre ami des hommes : son tronc pour les poutres, ses branches pour les lattes des plafonds, ses piquants qui servent d'aiguilles, ses fibres, qui rembourrent les selles et les bâts.

Bien entendu, les sorciers droguistes abondent. Chacun se tient accroupi devant ses pots d'onguents, ses cailloux, ammonites, talismans, ailes de hiboux et de faucons, lézards empaillés, tout un attirail de nécromancie. Et, sur des haillons de tapis, quels étalages de foire aux puces ! Deux boutons de cuivre à côté d'un tarbouche ; une théière de Birmingham avec un sac targui ; un chapelet de coquillages, comme ceux qui servent de monnaie au Soudan, avec une giberne ; une peau de panthère avec une boîte à biscuits.

Tout cela rappellerait assez l'étonnante place du Trépas, à Marrakech. Mais, ici, ni bateleur ni danseur ; pas une musique de flûte ; ces frivolités sont interdites. Chez les commerçants puritains du Mzab, le marché, sous la surveillance de la haute mosquée, n'est que pour les affaires. Et l'on a l'air d'en conclure beaucoup. Hors des burnous, je vois sortir de vieux étuis de cuir, et de maigres doigts bruns en extraient avec précaution des papiers bleus, mauves, qui portent les signes familiers de la Banque de France : nos billets de vingt et cent francs, nos pauvres billets d'aujourd'hui, les mêmes qu'une Parisienne tire de son réticule dans un magasin du boulevard, un paysan breton, de son porte-monnaie, dans une foire à bestiaux. Alors, maintenant, je me sens en France, au milieu de ces pasteurs venus du sud, de ces nomades si pareils aux aïeux gétules, qui connurent, au Sahara, les monnaies de Rome et de Carthage.

D'ailleurs, il me semble entrer un peu en communication avec ce monde étrange, depuis qu'une fillette, serrant dans une menotte le nickel que j'y ai mis, tient, de l'autre, un de mes doigts, et ne le lâche plus. Surprenant contact de cette mignonne patte, tiède, sèche comme la paume d'une guenon. Elle est charmante, cette compagne inattendue, toute petite, presque un bébé encore, mais si gravement, drôlement drapée, comme les enfants de Berrian, de la rude étoffe, noire et rouge, au décor archaïque.

Qu'est-ce qu'elle veut encore ? Une autre piécette ? Mais elle

ne demande rien, ne dit rien. Simplement, tête baissée, elle ne desserre pas sa prise. Amitié soudaine, inopinée sympathie comme celle que vous témoigne parfois un chat rencontré dans la rue, qui s'est mis à vous suivre. C'est très doux, cette petite main d'enfant, spontanément fermée sur la mienne. J'en sens la tiédeur entrer dans mon doigt, et j'ai l'illusion que ce faible effluve me rattache mieux à la vie du pays que la compagnie de l'important Mzabite qui me mène, — me suit, plutôt, — en cette promenade.

C'est bien un personnage. Devant son mokhazni, qui nous précède, la foule s'écarte; les mains se portent aux fronts. Il est d'une pâleur consumée, et que sa barbe de jais, si bien taillée, rehausse. La canne à la main, en fin burnous tourterelle, que borde une légère broderie, il va, les yeux mi-clos, d'un air de paix, de prudence réticente et composée. Le sourire qu'il prend parfois pour me répondre est un peu triste, mais si courtois! Où donc ai-je vu ce visage de prince musulman? Ah! je sais! A Londres, à la Galerie nationale. L'énigmatique Mahomet II, son profil exsangue et serré...

J'ai le sentiment qu'il doit nous mépriser. C'est, peut-être, simplement, qu'il m'apparaît d'une civilisation plus ancienne, plus stricte, plus insistante à plier la nature à ses formes et mesures; c'est-à-dire une civilisation morale plus achevée. Oui, il doit nous tenir un peu pour des barbares, ce blême seigneur, de dignité si haute, qui laisse voir si rarement, d'un noir éclair, le velours de sa prunelle, et n'a qu'un geste quand il parle, le geste délicat et musulman de la main qui se lève un peu, sans se retourner, sur le mince poignet. Qu'est-ce qu'il peut penser de nos allées et venues sans raison à travers ce marché, de nos regards trop approchés des gens, de nos arrêts au milieu des *mesquins*, des guenilleux nomades, de nos longues stations devant les bestiaux, au milieu du crottin?

Les bêtes, elles me retiennent, dans les marchés arabes, autant que les humains: elles ont quelque chose de plus ancien et plus invariable encore. Et pourtant, elles y sont si naturellement mêlées! Elles font si bien partie de la foule! Comme on les sent chez eux, dans le bruisant va-et-vient de la multitude en burnous, les mulets, les ânes, les moutons, chèvres, dromadaires! Assis sur leurs jarrets poudreux, l'outre du ventre dans

la poudre du sol, ceux-ci lèvent de terre leurs cous de cygne, remuant leurs lippes, et, sans rien regarder, laissant se refléter, dans les globes sombres et bleutés de leurs yeux, la foule et tout le mouvement d'aujourd'hui. Ils ont l'air d'avoir vu les marchés de tous les siècles mzabites. Ils viennent du fond du passé. Ils semblent d'un autre âge du monde, comme les *gour*, dont les têtes fauves bossellent, çà et là, le désert, comme ces oueds sahariens qui sont des lits de fleuves quaternaires.

Au milieu d'eux (j'en ai compté quarante, en un cercle), un bébé chamelon, tout neuf, en laine blonde et molle comme les ours-joujoux que l'on donne aux enfants, s'efforce, à coups de tête violents, de téter sa mère. Il est nu, sans même un de ces glands, cordons multicolores qui sont, au cou, au front des grandes bêtes, la marque antique des hommes du désert. Nu et libre, rien ne l'attachant au convoi que l'instinct qui, sur la route, le retient aux pas de sa mère. Dans quelques mois, les chameliers commenceront, suivant d'immémoriales méthodes, à le dresser au métier pour lequel il est né. Et, très vite, passant des gestes brusques de l'enfance au prélassement solennel de ses aînés, à leur aspect de créature sans âge, il sera le chaméau, l'éternel marcheur de tous les siècles sahariens.

Les moutons paraissent savoir d'eux-mêmes comment se placer dans un souk pour attendre leur sort, et gêner le moins possible le mouvement des humains. Par rangs, en carrés, en rectangles, chaque file de tête enchevêtrée aux têtes qui lui font face. Ainsi mêlé, appuyé à la masse de tous ses frères, un pauvre porte-laine peut demeurer coi, tremblant seulement un peu sur ses jambes, les yeux clos sous les nuages de mouches, et ne respirant que l'effluve de sa propre espèce, tandis que les hommes, alentour, se le disputent à cris d'enchères. Les abattoirs ne sont pas loin où les nègres, les pieds dans le sang, égorgent, éventrent, écorchent. Et, tout près, — c'est presque un recoin de la grande place, — je viens de jeter un coup d'œil, un seul, me sauvant tout de suite, sur le souk aux bouchers. A la face intérieure du rempart, au-dessus d'un effroyable étal, — tripes, viscères, carcasses, — cent têtes ovines sont accrochées, tout à l'heure si douces, si patientes, à présent muées en obscènes choses rouges, les yeux comme des billes de gélatine bleue...

De chèvres, une seule troupe. La plupart ont leurs chevreaux,



plus enfants que nos enfants, sur leurs jambes mal assurées. L'une a perdu le sien, déjà vendu, parti sans doute, et elle l'appelle, d'un chevrottement à la fois impérieux et plaintif, qui insiste, recommence toujours. On dirait qu'elle ne voit rien, que rien n'existe pour elle, des gens et bêtes alentour. On dirait qu'elle est seule, appelant ce petit, disparu, dont l'image possède son esprit de chèvre, et vers qui sa voix de simple mère se tend comme un fil invisible.

Mais nous ne sommes pas dans l'Inde, où l'animal est un frère. Ici, les touchantes bêtes sont impures : à Beni-Sgen, la cité la plus sainte du Mzab, leur présence n'est pas tolérée. Pourtant, comment se passer de brebis, de chèvres, et du drinn, du sel, du bois, de tous les produits du nord et du sud qu'apportent les dromadaires ? Ce marché, au bas de Ghardaïa, qui sert aux échanges de toute la Pentapole avec le dehors, était inévitable. Mais une chose y rachète la souillure qu'il inflige à la ville : cette *msalla* pour la prière, sorte de cube blanc, où les semelles nues des croyants ne foulent pas un sol pollué. Et c'est très beau, sur ce haut piédestal, aux heures où plane le long cri du *mouedden*, ces pâles statues drapées qui s'érigent, et puis se courbent dans l'attitude commandée par le rite.

D'ailleurs, passées les minutes sacramentelles où chacun, au milieu des autres, est seul avec Dieu, la *msalla* reste peuplée. En ce moment, j'y vois des bourgeois qui doivent être très bien, là-haut, hors des remous de la foule, pour surveiller en causant tout le mouvement du grand souk. Et c'est encore une scène du monde antique. La blanche plate-forme, on dirait quelque rostre ou tribune, les hommes de Ghardaïa qui s'y pressent ont l'air de Quirites bien drapés, et, puisque c'est un marché, c'est bien un forum, cette place fourmillante entre quatre rangs d'arcades primitives. Probablement, des deux côtés de la Méditerranée, en Afrique numide comme dans l'Hellade, en Italie, les civilisations et les cités se ressemblaient. C'est le même monde qu'Ulysse, Énée trouvaient un peu partout dans leurs périples. Ces petites sociétés berbères, peu transformées par l'Islam, en ont à peu près gardé la figure.

En voici un trait essentiel. Jusqu'à nos jours, c'est sur la place du Souk que le conseil des Anciens délibérait des affaires

municipales. Sur un côté de cette agora, où se pressent avec les Beni-Mzab, tant d'étrangers, affranchis et métèques, vingt-six grandes pierres juxtaposées figurent l'institution démocratique : un hémicycle de rudes sièges où s'assemblait l'aréopage librement élu par les citoyens de Ghardaïa. Des pierres brutes, comme celles qui servent de stèles aux tombes du Mzab, et couvrent un peu partout le fauve ravin de leurs jonchées. Et telle est bien leur origine. Chacune est venue d'un des cimetières où chaque tribu ghardaïenne, chaque fraction de tribu garde ses morts. Par l'effluve qu'ils ont communiqué à ces pierres, ces morts divins dirigeaient les pensées de la *djamaa*. Invisiblement, ils prenaient part au Conseil de la cité. Par l'intermédiaire de la mosquée, ils n'ont pas cessé d'y prendre part.

Blanc papillotement de burnous sur le marché; clameur, odeurs de foule et de bétail, âcres flots de poussière africaine sous le déjà brûlant Baal. Mille vivants sont là, parmi les fruits, les herbes, les grains : Mzabites, Juifs, Harratins nomades, et toutes les bêlantes, grognantes, chevrotantes bêtes. Un flot de vie qui, toujours, de semaine en semaine est revenu battre au pied de Ghardaïa, — flot toujours pareil de périssables créatures. Combien de fois se sont-elles renouvelées depuis qu'il a commencé de couler ici ?

Mais la terrasse de prière, le cercle de rudes blocs nous signifient du permanent, les deux principes spirituels dont l'action, répétée sur chaque individu, a façonné toutes les générations de la Pentapole. Principe religieux, principe civique. Et le civique, ici, participe du religieux; le cercle de pierres nous parle aussi d'un culte, et plus vieux que tous les autres, — le culte des morts souterrains, antérieur à celui d'Allah et de tous les dieux célestes.

Voilà le grand intérêt pour nous de ces ruches mzabites. Si Masqueray y a retrouvé la structure sociale, les institutions singulières que Fustel de Coulanges avait décrites chez les peuples de l'antiquité classique, c'est que la cité, au Mzab, se fonde aussi sur la religion des Mânes.

ANDRÉ CHEVRILLON.

(A suivre.)